

Lauriers et tendresse masculine

Rêve du 29 septembre 21

*J'arrive au dispensaire, vraisemblablement à Saint-Avold, et je cherche un bureau pour travailler. Je monte un escalier et je me retrouve tout en haut, d'où on a une vue plongeante sur l'ensemble de l'escalier et le hall jusqu'à la porte d'entrée. La cage d'escalier est très large. Ça fait un trou immense, un grand geste architectural assez magnifique. En le décrivant, là, je pense à l'escalier du bureau de mon père au Puy. Je redescends, parce qu'il n'y a pas de bureau libre au-dessus. Je me retrouve vers le bureau de la secrétaire et je demande si j'ai déjà un agenda puisque je recommence à travailler ; apparemment non. La secrétaire n'est d'ailleurs pas là, elle est à l'extérieur de sa petite guérite-bureau vitrée à l'intérieur d'un grand hall et elle fait une sieste sur la marche d'accès à son poste. Il me semble la connaître mais elle a un visage terriblement ridé ; elle a vieilli. À moins que ce ne soit Paulette de Lorquin. Elle se réveille difficilement, mais elle me remet un sachet en plastique dans lequel des feuilles de laurier voisinent avec des pièces de monnaie. Elle me dit que ça m'appartient. Je ne sais pas ce que c'est. Mais je demande un agenda pour savoir avec qui je vais travailler. Toujours pas d'agenda.*

*Gladu ou Glandu, m'interpelle. Il est de l'autre côté de la guérite et il me fait un reproche. Il a eu vent, d'un malade, de telle et telle chose, je ne sais pas quoi parce qu'il est trop obscur et abstrait dans sa description. Mais enfin, me dit-il, tu devrais éviter à l'avenir de... je ne sais pas quoi. Je lui dis que je ne comprends rien à ce qu'il me dit. Je lui dis plusieurs fois. Il répète, mais toujours avec la même obscurité. Je lui dis enfin que je ne peux pas comprendre s'il n'est pas plus précis. Alors il dit avec un sourire que, en fait, il aimerait en savoir un peu plus. Je lui dis alors il faut que tu me dises clairement de quoi il s'agit. Là je le sens radouci. Je ça me convient mieux. En fait, il veut savoir comment je travaille, comment j'ai travaillé dans ce cas-là.*

Souvent, je me lasse de constater que mes rêves ne cessent pas de me parler de la même chose : Œdipe, castration. Mais parfois ils délaissent de répétitif message pour me remémorer un autre trauma. Il y a peu, dans un autre rêve, la voiture que je conduisais dérapait dans un virage et partait en marche arrière dans un fossé peu profond : exactement la configuration de l'accident de voiture le plus grave que j'ai eu. Un trauma, donc. Force est de constater que ça ne cesse pas plus que Œdipe et castration. Simplement, ça ne me tourmente pas plus que ça, pas plus que Œdipe et castration. Au point que je me demande si cette structure fondamentale n'est pas tout simplement le trauma fondamental. Ça revient, comme tous les traumas : on ne s'en débarrasse jamais. Mais ça cesse d'être dévastateur.

Le but du rêve reste de mettre en scène, c'est-à-dire de s'assurer que je peux maîtriser, non pas le destin, mais la représentation que je m'en fais, que ce soit dans la structure de base (Œdipe-castration) ou dans les accidents de la vie. Paulette était en effet la secrétaire du premier service de psychiatrie dans lequel j'ai bossé. Elle était âgée, alors que je débutais ma carrière. On s'aimait bien.

Voici donc un rêve qui se présente comme un résumé de ma carrière professionnelle qui fut aussi un trauma.

Saint-Avold est la petite ville de Lorraine où j'ai eu mon premier poste de psychologue. Pourtant, c'est aussi l'immeuble où travaillait mon père. Parfois, quand j'étais petit, mais assez grand pour me déplacer seul en ville, parfois, après l'école, ça me toquait d'aller chercher mon

père à son bureau pour revenir avec lui à la maison. J'étais très heureux de faire ça. Ça me rappelle encore une fois que je n'étais pas heureux avec ma mère, qui ne m'aimait pas. Je compensais donc avec mon père, qui était le plus souvent gentil avec moi, et qui, au moins, ne prétendais pas contrôler chacun de mes gestes, voire chacune de mes paroles.

Mon père était directeur de services agricoles de la Haute Loire. J'en était très fier : de ce bâtiment où j'allais le chercher, il était le chef ! souvent, il n'avait pas fini, il était en réunion, il avait encore du travail. Peu m'importait. Je m'installais avec les secrétaires qui me laissaient taper à la machine. J'adorais ça.

Mon père avait eu le Mérite Agricole et la légion d'honneur. Je me rappelle encore de la cérémonie et de la fête qui avait suivi dans ces bureaux. J'étais vraiment très fier de lui. A côté de cela, ma mère, immigrée polonaise, savait à peine lire et écrire, et n'avait aucune culture. Aucune raison de pavoiser, ni de s'identifier.

A l'inverse de mon père, non seulement je n'ai jamais été chef, mais encore je n'ai jamais reçu aucun laurier de nulle part. Voilà pourquoi mon rêve m'octroie ces lauriers, via la secrétaire. Elle y ajoute une prime en pièces de monnaie c'est-à-dire un bon salaire, que je n'ai eu que sur la fin de ma carrière, quand je suis passé hors classe. Paulette condense toutes les autres secrétaires des différents services dans lesquels je suis passés. Ces admirables auxiliaires de ma noble tâche m'aimaient bien, toutes, les jeunes comme les vieilles. Parfois elles m'ont dit qu'elles voyaient bien, puisqu'elles géraient les agendas de tout le monde, que j'étais toujours celui qui travaillait le plus, et qui avait le plus de résultats : elles voyaient aussi mes analysants, lorsqu'ils se présentaient pour leurs séances, et me transmettaient parfois les louanges qu'elles entendaient. Elles ont donc été les seules à me tresser des lauriers, tandis que les chefs de service n'entendaient que leur jalouse à me voir réussir là où ils échouaient. D'eux, je n'ai eu que des mises à la porte ; exceptions : l'un de ceux de la Creuse et dans mon dernier poste à Aubervilliers.

Ces lauriers que mon rêve m'attribue généreusement avec la prime qui va avec, (on n'est jamais si bien servi que par soi-même) sont la juste réponse que j'aurais voulu donner à mon père pour être digne de lui. Évidemment, il est mort, et aucune médaille officielle n'est venu récompenser mon travail. Je me récupère comme je peux. Au moins, je suis devenu sujet.

D'un côté, je cours après un bureau : ça m'est arrivé souvent, notamment dans mon dernier poste de la banlieue parisienne, où on affectait de ne pas attribuer de bureau nominatif. Les bureaux sont ceux de tout me monde, disait-on, en bannière de l'égalité entre médecins et psychologues, jeunes et vieux, cadre de santé et assistante sociale. Je savais bien que c'était un peu pas vrai, car certains s'étaient attribués un bureau qu'ils avaient personnalisés et d'où ils étaient indécollables. Moi, enseigné par mes déboires dans les institutions précédentes, jamais je n'aurais réclamé. Je faisais profil bas, je m'accommodais de tout et souvent, en arrivant le matin, je devais me chercher le seul lieu resté libre pour m'installer. Ne surtout jamais râler sur rien. J'avais bien trop peur de perdre mon poste.

Ce n'est donc pas par un beau bureau nominatif que j'aurais pu avoir une reconnaissance.

D'un autre côté je cours après un agenda, car je sais que c'est par ces agendas bien remplis que j'ai pu avoir ces quelques paroles aimables de la part des secrétaires. Peut-être ai-je aussi retrouvé là, sans que je m'en sois aperçu jusqu'à aujourd'hui, quelque chose de l'accueil des secrétaires de mon père. Voilà aussi pourquoi la secrétaire dort, et se réveille difficilement : c'est moi en train de dormir, puisque c'est moi qui, à défaut des autres, me tresse des lauriers. En fait, pas plus d'agenda que de bureau : le principe de réalité inscrit dans ma mémoire n'est pas tout à fait endormi. Ce ne sont pas toutes les secrétaires qui m'ont ainsi mis du baume au cœur, seulement certaines, mais j'aurais tant aimé que ce soit toutes.

Car derrière les secrétaires, mes auxiliaires comme celles de mon père, se cache l'adjointe en chef de mon père : ma mère, que je remodèle ainsi à l'aune de mon désir. Quelques

brides d'Œdipe se révèlent encore dans ce rêve *a priori* seulement consacré à ma carrière professionnelle.

L'autre côté de la guérite se révèle le contraire de la louange. Je ne comprends pas, mais c'est un reproche. Là, j'en ai reçu des tonnes. Je n'étais pas dans le moule, c'est sûr. Je ne comprends pas car je ne veux pas comprendre. Ça va, les reproches, j'en ai soupé ! non seulement de la part des autres, mais de moi-même, en permanence, surtout en cette période où je me cherchais dans mon travail, n'étant jamais sûr de bien faire. Analyse, 2<sup>ème</sup> analyse, 3<sup>ème</sup> analyse, contrôle, deuxième contrôle troisième contrôle. Presque toutes les soirées en groupe de travail, mes week-end en colloque, pendant au moins trente ans. Puisque j'ai situé cet échange dans le lieu de travail de mon père, par-delà la guérite aux lauriers, après l'épanchement du ça, c'est le juste retour du surmoi. Dans le filigrane œdipien, je peux lire le reproche qu'aurait pu me faire mon père, et qu'il m'a fait, d'ailleurs, très jeune : « tu peux jamais rien faire comme tout le monde ! ».

Paradoxalement, c'est ce qui l'a permis d'inventer, dans mon travail, au lieu de suivre les dogmes reconnus, et de m'adapter aux situations et aux gens, d'où mes quelques réussites. Qu'on se rassure, j'ai eu au moins autant d'échecs, mais je n'aime pas en parler. Comme dit précédemment, j'ai eu tellement de reproches qu'il faut bien que je me récupère un narcissisme. Si je le fais pas, personne va pas le faire à ma place. Parce que, dans les reproches pour ce qui est de se mettre à ma place, y'en a qui ne se gênent pas.

*Gladu ou Glandu*, j'hésite, car il s'agit d'une condensation de deux grands amis que j'ai eu à une époque de ma vie. *Gladu*, notamment, psychomotricien à La Souterraine, m'aimait bien et s'enthousiasmait de travailler avec moi, car lui aussi, il voyait les résultats sur les enfants dont il avait à s'occuper par ailleurs. Pourquoi me ferait-il des reproches dans mon rêve alors, puisque j'en profite pour tourner les choses à mon avantage ? parce que les amitiés masculines sont toujours en danger de virer à l'homosexualité. Et ça, c'est impensable, parce que ce serait accepter une position féminine (se faire enculer), ce qui suppose la castration. Voilà la rançon de L'œdipe qui se la ramène.

Double raison de ne pas comprendre.

Car tout cela se passe toujours dans l'antre de mon père, dont la gentillesse, contrastant avec l'indifférence de ma mère, aurait pu me mettre sur la voie de la tendresse masculine. Chaque amitié forte, au fond, c'est ça, même si ça ne passe pas à l'acte sexuel, prudemment refoulé. Ça ne s'est pas passé ainsi ; je suis profondément hétéro, mais ça n'empêche pas des tendances.

Avec *Glandu*, nous disputions des parties de tennis acharnées, mais toujours dans le comique et la bonne humeur. Il m'était arrivé de sauter le filet pour aller courser la balle sur son terrain. C'est la seule facétie dont je me rappelle, mais il y en avait eu bien d'autres. Bref on n'était pas dans la compétition, mais dans le jeu. Le terrain de tennis était tout proche de chez lui. Tout naturellement, après la partie, nous allions prendre une douche dans son appartement. Un jour, propre et rhabillé, je prenais congé de mon ami sous la douche, qui me répondit par une nouvelle bouffonnerie : « attends, je t'accompagne ». Et il sort tout nu de la douche, prend la porte avec moi, attend l'ascenseur comme si de rien n'était et descend avec moi jusqu'au rez de chaussée, toujours à poil. Ça n'a jamais été plus loin, mais quand même.

Au fait, la guérite vitrée de la secrétaire pourrait bien rappeler l'ascenseur.

Si le reproche vient aussi de lui, c'est que je m'accuse, comme avec *Gladu*, de pensées homosexuelles refoulées. Car ce serait aussi entendre le reproche de mon père, de le désirer lui en lieu et place de ma mère. En fait, mon propre reproche à l'égard de moi-même. Il aimerait en savoir un peu plus... lui ? non, moi. En savoir plus ce serait admettre ceci, c'est que, si j'ai si peur de l'homosexualité, c'est qu'elle supposerait la castration, à la fois pour sanction d'un Œdipe paternel, et pour sa consommation en position féminine.

Je réfère une nouvelle fois retourner la situation à mon avantage. Au lieu des reproches, il veut savoir comment je travaille. Exactement ce que j'aurais voulu entendre de la part de mes médecins chefs, et que je n'ai jamais entendu. Pas un seul ne m'a demandé comment je travaillais, pourquoi je faisais ceci, que j'avais inventé, plutôt que cela, qui était le dogme. Je dis bien, pas un seul ; même ceux, exceptionnels, qui ont été de mon côté. Et ceux qui m'ont jeté l'ont fait d'un premier mouvement, sans hésitation et sans interrogation. Je ne faisais pas comme ils voulaient, donc dehors, point barre.

Eh bien voilà comment je travaille : j'analyse mes rêves. C'est ce qui me permet d'avoir cette souplesse me permettant de m'adapter à chaque personne différente au lieu de plaquer la même méthode partout ; ou une méthode pour les névrosés et une pour les psychotiques...mes rêves ont pris des formes tellement diverses, depuis le temps que je les analyse, qu'ils me permettent de me reconnaître dans à peu près n'importe quel rêve qu'on me raconte. Ça établit un pont transférentiel profond, basé sur l'inconscient, qui forge l'efficace de toute analyse.

De même que moi dormant sous les traits de la secrétaire, je m'attribue lauriers et pognon, de même, moi m'interrogeant sous le masque de mes deux amis, je voudrais en savoir plus sur l'homosexualité qui se met forcément en jeu avec mes analysants masculins. Avec un indice du côté de mon père.

Mercredi 13 octobre 2021